

LE PARJURE

A Monsieur Henri de Régnier.

La lutte la plus terrible est celle que l'on entreprend contre sa conscience; la mort n'en marque pas toujours la fin, mais on y perd la considération de soi-même et l'orgueil de vivre.

Mariés depuis peu, après l'Italie ensoleillée et l'azur de la mer méditerranéenne, l'envie leur était brusquement venue de passer quelques mois dans le silence et le recueillement de pièces vastes et hantées de la seule ombre d'un passé grandiose et mélancolique. Après Venise la divine, où, dès le soir de leur hymen, ils s'étaient réfugiés pour apaiser leur soif intense de baisers et de caresses, après les autres villes italiennes, plus turbulentes, où leur joie d'époux-amants pouvait se manifester avec des rires, une halte reposante leur parut nécessaire. Le château de Kerdren s'offrait. Un décor austère, tout de feuillage rare, d'étangs sombres et verts, puis la campagne bretonne et, à quelques lieues, la mer multicolore, en faisait valoir à souhait la majesté séculaire. Les pierres noblement rassemblées ont ce privilège unique et merveilleux qu'elles s'adaptent parfaitement à ce qui les entoure, et que, par elles, tout ce que l'œuvre humaine a d'éphémère et de vain revêt, avec les siècles, un caractère de noblesse et d'éternité habituel aux œuvres naturelles ou divines. Il

en est des vestiges du passé comme de la mémoire des hommes : le temps les fait resplendir ou s'assombrir davantage, selon que brille le soleil du souvenir ou que s'impose la nuit affreuse de l'oubli. Les ruines elles-mêmes dégagent ce charme tout-puissant, et, comme à la vue du torse mutilé et toujours superbe de quelque déesse souterraine que l'on remet enfin au grand jour, ce spectacle angoisse et console à la fois par son double aspect de vétusté sereine et de beauté toujours jeune. De tels vestiges attestent en faveur des temps abolis et affirment leur ancienne splendeur et leur règne éternel. Le temps, qui brise le chapiteau ou le fût d'une colonne et couche dans l'herbe la statue jadis orgueilleuse, les fait du moins choir avec grâce et leur prépare un décor digne de leur beauté qui veut la solitude, la nature harmonieuse ou, seulement, le pas furtif d'un passant. Autour, l'herbe ondoie ; en automne les feuilles mortes préparent au marbre un fragile linceul de bronze et d'or, un pétale de pourpre marque une plaie imprévue au torse nu d'un dieu, un autre fleurit d'azur le poing rude d'un guerrier ; plus loin, un arbre chante avec le murmure de son feuillage et le cri d'un oiseau solitaire. Ainsi, le passé revit par ses ruines avec la pitié de la nature complice, et la magie d'un décor respecté suffit à montrer encore à travers les siècles son ancienne splendeur.

Le château de Kerdren ne manquait point de ce charme. Sa base, sous la caresse rampante des lierres et le baiser humide des mousses, avait pris cette patine verte et glauque, comme de bronze longtemps immergé, qu'ont certains rocs marins, et ses hauts murs, que, tour à tour, la pluie furtive ou obstinée, les aurores indécises, le soleil éblouis-

sant de midi, les crépuscules de pourpre et les soirs d'ombre, les nuits lunaires, la neige blanche des hivers et la neige multicolore des arbres en fleurs, les brusques tempêtes de vent et d'eau avaient lavés, caressés, brûlés, gardaient la trace indélébile du temps. Suivant la saison et suivant l'heure, il apparaissait à la fois immuable et nouveau : gris et mélancolique sous la pluie, rose et comme de légende à l'aurore, de marbre et d'or sous le soleil, de pourpre et de cuivre et comme anéanti dans l'incendie crépusculaire et bientôt indécis et sombre à la tombée du soir, féérique et bleu au clair de lune, massif sous la chappe blanche des neiges, agrémenté de sculptures fantasques par le gel ou bravant la rage hurlante des tempêtes ; tel il apparaissait, tour à tour lumineux ou sombre, avec, suivant la saison et suivant l'heure, un air d'accueil ou de menace ; mais sa silhouette énorme et délicate à la fois et de noble architecture attestait toujours la gloire séculaire et la fortune orgueilleuse d'une famille, — celle d'Edwige de Kerdren.

Orpheline de bonne heure, Edwige de Kerdren avait été recueillie par une vieille tante célibataire dont l'humeur un peu misanthropique et l'amertume se plaisaient à cette image continuelle de la dévastation. Fort dévote, mais très tendre au demeurant et jolie jadis, on disait même, sous le manteau, qu'elle avait aimé passionnément, jusques et peut-être y compris l'abandon d'une vertu précieuse, un jeune et séduisant secrétaire d'ambassade ; mais celui-ci, insensible ou infidèle, avait fait bientôt un riche mariage de raison, et sa désinvolture ou sa cruauté affecta à ce point la pauvre amoureuse qu'elle en resta célibataire et aigrie pour jamais.

Depuis lors, malgré les ans qui serraient davantage les lèvres dans un pli d'orgueil et de souffrance et auréolaient peu à peu de neige vénérable le front quasi monacal, la plaie secrète n'en saignait pas moins au fond du vieux cœur mal résigné. Son amour, d'autant plus violent qu'il avait été chaste, en tout cas mal satisfait, essaya le baume de la religion, et sa douleur s'endormit peut-être au rythme indécis et berceur des psaumes et des prières. La femme, ayant échoué à la séduction d'un homme, entreprit la conquête de Dieu.

La tâche était ardue à en juger par sa mine inquiète, mais à voir sa ferveur jamais lasse et ses yeux toujours levés au ciel en l'attente du signe précurseur, elle ne désespérait point de la mener à bonne fin. Sa présence créait une atmosphère angoissante et aggravait encore le silence pesant des hautes salles désertes où sa marche furtive et sa voix basse n'éveillaient aucun écho. En un mot, elle ne semblait plus du monde, et ses nobles aïeux, qui, du haut de leurs cadres d'ébène ou d'or, la regardaient avec des yeux amis, formaient son unique société, étaient les derniers témoins muets de sa vie solitaire. Près de cette personne, vivant dans le culte exclusif du passé et l'espérance d'une prochaine délivrance, et dans l'austère demeure de ses pères, Edwige avait grandi. Elle s'étonnait toujours, avec une crainte obscure et secrète, de la vieille dame qui, les doigts obstinément croisés sur un livre de prières et les yeux baissés, semblait somnoler doucement au coin de lâtre et ne sortait de temps à autre de son apparente apathie et de son rêve sans fin que pour lui mettre au front un baiser dont la chaleur surprenait de lèvres aussi minces. Parfois encore, elle lui ser-

rait dans ses mitaines de soie noire ses doigts frêles de fillette et scrutait longuement son visage inquiet d'un œil bientôt vif et toujours beau, pour découvrir, dans la ligne indécise de la bouche, la courbe du front, la flamme du regard et l'ovale un peu long de la face, l'épanouissement prochain qui révélerait enfin la marque certaine des aïeux ; car à son amour immense et confiant de Dieu, cette avant-dernière des Kerdren mêlait le culte du passé, et son orgueil du noble nom qu'elle portait s'humiliait à peine à l'évocation du nom divin. Le sang bleu d'une glorieuse lignée lui semblait aussi pur que la pourpre adorable qui, ruisselant des cinq plaies de Jésus crucifié, atteste, à travers les siècles, l'originelle cruauté des hommes.

Mais ces manifestations extérieures d'une tendresse anxieuse et secrète étaient plutôt rares, et, dans cette solitude et dans ce silence, l'enfant s'ennuyait. Ses seules joies étaient de venir babiller avec les nonnes blanches d'un cloître proche où sa tante la voyait déjà Mère supérieure comme l'une des aïeules, ou de se promener dans les allées du jardin, car, si le vieux château était austère et sombre, les crevasses énormes de ses murs épais, les sculptures de ses hautes fenêtres et les bois d'alentour étaient pleins de murmures et de chansons. Et, dans l'aube claire ou le crépuscule assombri, Edwige s'amusait au vol capricieux ou rapide des oiseaux prompts, tandis qu'il lui prenait des envies d'être folle et joyeuse comme eux. Parfois même, un grand rire frêle d'insouciance et de jeunesse la secouait toute à les voir se quereller pour une graine au bord de quelque gargouille ou sur l'antique blason de pierre des Kerdren, et, parfois aussi, après de longues courses solitaires et force-

nées où elle luttait de vitesse avec eux, le repos s'imposait, mais, craignant de troubler la songerie de la vieille dame, toute essoufflée, elle s'empressait vers le cloître. Les nonnes et même la Mère supérieure, grave et souriante, avec ce sens inné de la maternité qu'ont toutes les femmes et qui se manifeste dès l'enfance, l'accueillaient toujours avec des baisers et des câlineries. Quelques-unes même, dont les seize ou dix-huit ans avaient encore la grâce provocante et coquette de filles à marier, abandonnaient promptement la prière commencée ou la grave méditation, et, furtives et blanches, emmenaient Edwige au fond du jardin fleuri où leurs rires et leurs courses folles pouvaient se donner libre cours. Les joues pâles se coloraient de rose, le carmin vif des lèvres s'ouvrait dans un rire sur les dents saines et blanches, les yeux luisaient sous le voile et les souffles précipités faisaient saillir sous la bure austère des seins jeunes et fermes.

Ces heures étaient les meilleures pour l'enfant, et pas un jour ne passait sans qu'elle vînt au cloître. D'ailleurs, tout de celui-ci lui plaisait, et son âme s'y distrait à l'aise. Austère, certes, il ne l'était point cependant comme le vieux château; ses murs blancs n'inquiétaient pas comme les hautes murailles qui, là-bas, dressaient leur masse orgueilleuse et sombre, et son silence même était accueillant. Le murmure continu des prières, les pas furtifs éveillant à peine le bruit des rosaires le long des jupes droites et rudes, les chuchotements des novices bavardes et promptes au rire discret, et la cloche dont le timbre clair les faisait mettre toutes à genoux, semblaient la chanson même du silence. Dans ce calme heureux et cette paix profonde, au

fil des heures uniformes et lentes, l'âme, doucement, sans heurt, se laissait aller à une douce léthargie. Le parfum des fleurs fraîches, l'encens brûlant continuellement, la chaleur douce entretenue par les cierges aidaient encore à cette abdication complète de la volonté, et la vie y devenait toute machinale, sans regret du passé, sans souci de l'heure présente, sans inquiétude de l'avenir...

Mais Edwige grandissait ; ses seize ans étaient proches, et sa vieille tante voyait avec une joie orgueilleuse son visage se modeler à l'image des ancêtres. Le front vaste et bombé, les yeux parfaitement beaux, le nez droit aux narines frémissantes, les lèvres un peu minces et d'une ligne harmonieuse, le menton grand et volontaire et l'ovale un peu long de la face révélaient déjà sa noble ascendance. C'était vraiment une Kerdren. Mais avec l'âge son caractère se modifiait aussi. Comme son visage, son âme se formait, et, dans cette ombre d'autrefois et par le fait d'une vie solitaire et silencieuse, il était naturel qu'elle fût en tous points semblable à celle de sa compagne — moins la dévotion. Les religieuses la voyaient moins, mais en revanche elle se plaisait davantage à promener sa mélancolie et sa grâce languissante dans le jardin et les bois d'alentour. Et ce changement moral était encore le sujet d'une grande joie pour sa tante. Elle y voyait l'indice d'une vocation religieuse certaine, et dans sa piété orgueilleuse elle la contemplait déjà abbesse vénérable et mère supérieure comme l'une des nobles aïeules. Cette rare recrue offerte au Seigneur lui semblait devoir récompenser dignement sa vie de sacrifice amoureux et d'amour divin.

La jeune fille, indifférente et grave, avec, aux lèvres, ce pli d'orgueil et d'amertume qui la faisait

plus Kerdren encore, tout entière à son rêve, promenait toujours sa mélancolie grandissante, tantôt dans la campagne bretonne, tantôt dans les hautes salles désertes du vieux château. Cependant, le calme ombreux des bois la tentait toujours, mais ce n'était plus comme en son enfance, quand les oiseaux prompts la mettaient en joie, et, si elle regardait encore leur vol rapide ou capricieux, c'était pour envier leur liberté. Là, du moins, plus près de la nature, dans la grande âme universelle et tendre des choses, elle se sentait plus à l'aise pour rêver. Les siècles de gloire de sa famille pesaient moins à ses épaules frêles. Elle était jeune, et l'amour la réclamait pour son œuvre adorable et divine.

Un endroit, entre autres, où elle pouvait librement songer, lui était cher. Près d'un étang, dont la profondeur glauque et verte s'aggravait encore de l'ombre frissonnante des arbres proches, un hémicycle de pierre s'appuyait aux rochers. Combien de couples avaient dû s'y enlacer et combien de passants solitaires avaient dû s'y asseoir ! De là, Edwige aimait à voir naître le jour et descendre le soir, et son rêve était doux. Le visage entre ses mains ou les doigts à la tempe, assise, elle songeait. En se penchant un peu et en écartant les herbes hautes de la rive, elle voyait frissonner son pâle reflet dans le miroir que lui offrait l'onde immobile. Elle secouait alors sa vaste chevelure blonde délivrée de la morsure du peigne, et ses mains longues et pâles semblaient agiter triomphalement une moisson d'algues merveilleuses. Ses yeux gris luisaient d'espoir et de jeunesse, et l'humble cloche, dont les notes lentes s'attardaient un instant autour d'elle, semblait promettre à son

âme anxieuse des heures prochaines de bonheur et d'amour.

En un mot, c'était une fleur dont l'épanouissement ne demandait qu'un souffle chaud et la venue du magicien...

Mais rien n'en signalait l'approche... Toujours solitaire, elle semblait devoir se faner dans cette attente ou prendre le voile à bref délai, quand sa tante mourut avant que ses vœux ne fussent exaucés. Par bonheur, à son lit de mort, la vieille dame ne fit point promettre à sa nièce d'entrer au cloître. Le fait lui paraissait tellement indéniable que cette dernière précaution lui sembla superflue, et l'orgueil d'avoir assuré une âme au Seigneur lui fit rendre la sienne avec plus de facilité.

Seule de nouveau, Edwige de Kerdren fut recueillie par des parents éloignés, ceux-ci mondains et charmants, et ce fut son entrée dans le monde. Mélancolique, douce et grave, et sans rien de ce charme factice habituel aux jeunes filles ordinaires, elle étonna et parut gauche et sauvage. Mais le magicien vint, le souffle d'amour passa et la fleur rare put s'épanouir à l'aise. Un familier de la maison, le comte Aulnay de Sainte-Croix, gentilhomme de haute et discrète élégance, qui gardait, malgré les plus exquises façons, une grande grande allure d'indépendance, comprit tout ce qu'il y avait de beauté secrète, de charme intime et de fière noblesse en cette enfant trop pâle, et, promptement, il l'épousa.

Jeunes, beaux tous deux, de grande fortune et de famille illustre, le destin se montrait favorable et la vie leur souriait.

Ce fut d'abord Venise la Divine, que protègent

à jamais les grandes ailes d'ombre et d'or d'un passé magnifique et légendaire, Venise où leur enchantement dura de longs mois dans les baisers et les caresses qui n'apaisaient point leur soif amoureuse ; puis d'autres villes italiennes plus turbulentes entendirent leur beau rire d'époux-amants. Enfin, le désir leur vint de passer quelque temps dans le silence et le recueillement, et, d'un accord unanime, ils choisirent le château de Kerdren. Leurs sens apaisés et leur amour immense et calme s'y promettaient de longues et sûres joies.

Par un matin d'automne, ils en franchirent le seuil longtemps désert, et la haute taille du comte s'inclinait tendrement vers l'aimée qui, émue et confiante, frissonnait tout entière sur son cœur.

La cloche humble et légère du cloître proche sonnait pour eux de façon solennelle et joyeuse à la fois, et cette heure était belle d'amour et de bonheur...

Le vieux château familial vécut d'une nouvelle vie amoureuse et divine. Ses hautes salles, naguère sans écho et hantées de la seule ombre austère du passé, résonnèrent bientôt. Au bras de son mari ou pendue à son cou, Edwige passait. Elle chantait, et sa voix voluptueuse et meurtrie faisait frissonner le comte ; elle était joyeuse et folle de bonheur, et le beau rire pourpre et divin de ses lèvres semblait rendre attentifs ses aïeux à jamais immobiles en leurs cadres d'ébène ou d'or. L'amour était là, et son charme tout-puissant éveillait les choses de leur sommeil séculaire et profond. Le silence et le recueillement ne résistaient pas à son souffle impérieux. Tout renaissait... Les bois d'alentour frissonnaient davantage, et le murmure de

l'arbre et le chant de l'oiseau avaient plus de langueur. Tout renaissait malgré l'automne, et le vieux banc de pierre au fond du jardin accueillit souvent l'étreinte d'Edwige et du comte. En se penchant un peu sur l'étang glauque et en écartant les herbes hautes de la rive, ils voyaient frissonner leur double reflet dans le miroir que leur offrait l'onde immobile, et, parfois, quand naissait le jour ou que le soir lentement descendait, l'humble cloche dont l'écho venait mourir là semblait leur assurer la toute-puissance de l'amour.

Les nonnes elles-mêmes, qui, sans rougir, les voyaient s'étreindre bouche à bouche, et, les mains à la taille, rire ou rêver, sentaient un trouble étrange les envahir, et, jamais comme en ce temps-là, le Seigneur n'eut l'offrande de fleurs plus fraîches et plus odorantes, jamais prières plus ardentes ne montèrent vers Lui, jamais les seins inutiles, voués à l'amour mystique de l'Époux divin, ne furent plus fermes et plus frémissants sous la bure austère et rude.

L'hiver vint. Les époux devaient faire figure dans le monde; nom et fortune leur imposaient ce sacrifice qu'ils se promettaient bien d'abréger le plus possible. Ils rentrèrent à Paris et laissèrent le château reprendre son grave aspect d'autrefois.

Ce furent encore, malgré les fêtes fastidieuses et longues, les réceptions et le train ordinaire et monotone du monde, quelques heures enchantées, d'autant plus précieuses qu'elles étaient rares, où leur mutuel amour put se manifester avant la fin. Ces heures devaient être les dernières, car, au milieu de la saison, par un soir de neige lente, un mal subit et imprévu enleva Edwige. La fleur mer-

veilleuse, qu'un souffle d'amour avait fait épanouir, abandonna sa tige trop frêle comme ces roses éphémères que les premières brises effeuillent au soir de leur floraison, et dont il semble que l'agonie odorante veuille laisser un regret éternel et doux et plus désespérer par sa promptitude qu'effrayer par le spectacle lamentable de leur déchéance.

Elle mourut... Le temps d'un baiser qui voudrait sceller à jamais la bouche ardente aux lèvres déjà froides ; le temps d'une étreinte où deux cœurs longtemps unis ne battent plus ensemble, où l'un vibre toujours selon le flux tumultueux et pourpre d'un sang prompt, tandis que l'autre s'affaiblit selon le reflux inexorable de la mort prochaine ; le temps d'un bref adieu déchirant, et la femme, hier encore amoureuse et vivante, n'est plus qu'une statue immobile et froide que l'on couche en son linceul de pierre.

La douleur du comte Aulnay de Sainte-Croix fut immense et profonde. Dans la chambre nuptiale et si tôt mortuaire, il sentait sa raison sombrer. Il lui fallait fuir à tout prix, fuir le souvenir obstiné, fuir, fuir encore!... Mais voyages forcenés, paysages nouveaux, lieux inconnus ne l'apaisèrent point. On porte la douleur en soi comme un cilice, et chaque heure en avive encore l'acuité comme si une main implacable mettait du sel dans les plaies saignantes.

Las et résigné, il revint au château de Kerdren.

Les hommes, lorsque le bonheur les affole, que les frappe quelque deuil ou qu'un obscur pressentiment les menace, aiment d'ordinaire à se réfugier où d'autres, avant eux, ont aimé, souffert ou craint. Il en fut ainsi pour le comte Aulnay de Sainte-Croix. Par un soir d'automne, et sans doute

de par l'obscur puissance de son destin, ses pas le conduisirent vers le Passé, hôte austère et silencieux. La cloche sonnait de façon solennelle et funèbre, et cette heure était lourde de menaces, mais il n'y prit point garde. La vie n'a d'autre importance que celle que l'on veut bien y attacher, et maintenant la sienne importait peu au comte.

Les larmes veulent plus de silence que les baisers, la douleur plus de solitude que la joie, et, sans nuire à la chère mémoire, sans amoindrir son culte pour la Morte adorée, les jours passèrent.

Tout lui rappelait Edwige et leur amour : là, enfant insouciant, elle avait passé riante et légère; là, jeune fille grave, elle avait rêvé, anxieuse et attentive à l'éveil de son cœur; là, enfin, ils s'étaient aimés. Tout lui rappelait Edwige : les hautes salles désertes, les bois d'alentour, l'étang glauque où leur double reflet avait frissonné, et la cloche du cloître lui remémorait la beauté des heures anciennes. Les aïeux eux-mêmes lui rappelaient celle qui, grave et tendre, se dressait aussi dans la prison étroite du cadre et n'offrait plus qu'une image adorable et vaine. Leurs visages étaient pareils, leurs gestes semblables, dans la ligne pure des lèvres s'épanouissait son sourire, dans les yeux hautains ou doux reparaisait sa pensée ou renaisait son rêve. Ces aïeux ! il les chérissait dans le souvenir d'Edwige. La Religieuse, dont les longues mains pâles semblables aux siennes pressaient sur sa poitrine la crosse abbatiale avec le geste familier dont Edwige amoureuse comprimait l'émoi de son cœur; une Kerdren, favorite d'un Roi, dont la beauté célèbre s'auréolait de la même chevelure blonde, somptueuse et lourde et dont la ligne harmonieuse et souple révélait la même volupté divine;

un Philosophe illustre, dont les beaux yeux de songe reflétaient la même âme tendre; tous enfin : celui-ci avec un simple geste, celui-là avec le menton volontaire et le front haut, cet autre avec le nez droit aux narines frémissantes, ceux-ci avec l'ovale un peu long du visage, tous rappelaient au comte la morte adorée. Et lui-même, dont l'attitude hautaine et douloureuse s'harmonisait parfaitement au cadre austère et sombre que son désespoir avait choisi, semblait l'hôte de tous ces fantômes, le dernier survivant d'une époque abolie. Parmi les aïeux immobiles, il se trouvait à l'aise pour rêver; aux heures fréquentes d'angoisse et de douleur révoltée, ses mains pouvaient se joindre sous leurs yeux indulgents et son culte du souvenir s'y manifester avec la ferveur d'un prêtre solitaire. Son enveloppe charnelle lui importait si peu et sa vie était tellement intérieure que la pensée ne lui vint même pas de s'affranchir enfin d'un cœur brisé en l'achevant. Il était de ces hommes que le désespoir sournois mine peu à peu avant de les abattre sur le marbre du tombeau et qui restent lucides — affreusement. Il ne se portait pas à de grands cris, ses poings ne se tendaient point dans l'ombre pour maudire le Destin, et si ses mains se joignaient quelquefois, c'était pour prier comme il l'aurait fait près d'Edwige ressuscitée, — avec extase. Il rêvait et pensait plus qu'il ne pleurait; la chair n'existait plus en lui, et, noble et grave, il semblait plutôt le gardien d'une mémoire que le survivant d'un couple désuni par la mort.

Ainsi, la douleur violente des premiers jours faisait place à ce qu'il y a d'éternel et de divin chez l'homme : la pensée, et l'atmosphère du vieux château, propice aux méditations sereines, y contribuait pour beaucoup.

Cependant, dans cette solitude, une compagne dévouée lui était venue, et, dans ce silence, montait parfois une voix frémissante. Amoureux fervent, désespéré hautain, il était naturellement et profondément artiste. Entre toutes les manifestations du génie, la musique lui plaisait. Elle seule a ce privilège unique et merveilleux de marquer l'éveil des peuples et leur apogée; en elle, il y a quelque chose de la plainte inconsciente d'un être qui naît, du souffle anxieux de l'être que l'on va livrer en pâture à la vie, du cri d'allégresse et de reconnaissance de l'homme qui dresse au ciel la palme échue à sa main victorieuse, et en elle aussi règne l'harmonie profonde et savante des choses éternelles. Elle est le point culminant de tous les arts puisqu'elle ne s'impose pas comme les autres; ceux-ci sont plastiques, elle seule est d'essence purement spirituelle. Une statue, un tableau oblige l'œil et la pensée à une étroite collaboration, et, de plus, la peinture et la sculpture exigent une lutte, une conquête sur la matière qui les révèlent primitives. Dans ce cas, l'artiste est encore un artisan; sa pensée est captive du marbre ou à la merci d'un jeu restreint de couleurs. Son art n'est que l'expression brutale d'un fait, d'une attitude; la musique est l'expression multiple et diverse du rêve. Qu'une phrase musicale trace dans l'air sa parabole sonore, chacun brode à son gré sur le thème initial, selon sa joie ou sa tristesse, et prolonge intérieurement l'essor de la fusée enfin épanouie. L'effet en est voluptueux, tendre, héroïque selon qu'il rouvre la source de larmes anciennes, ravive la pourpre d'une blessure ou réveille l'écho d'un rire adorable. Et cela par le seul prestige d'une corde frémissante ou la magnificence d'un cri de bronze et d'or.

La musique ne s'impose pas, elle crée seulement l'atmosphère sonore où chacun peut faire évoluer à l'aise le héros de son rêve et édifier l'éden de son désir. La musique est aussi l'âme de la danse, plaisir sacré. Elle veut le silence autour d'elle, et toutes les religions emploient nécessairement cet agent émotionnel qui prépare l'âme aux extases divines et la livre, frémissante et charmée, au geste fécondant du Semeur. Ses ondes sonores propagent mieux la bonne parole que le plus bel acte de foi. Elle est le meilleur adjuvant de la prière. Sous les voûtes propices des hautes cathédrales, les orgues éclatantes stimulent l'allégresse des fidèles rassemblés et portent jusqu'aux cieux leurs hosannas victorieux. Elle rythme, élargit et donne plus de majesté au geste qui bénit.

Le soir, au bord des mers anciennes, les sirènes charmaient mieux le passant attardé par leur voix mélodieuse que par leur buste lumineux et fleuri émergeant des flots assombris. Les bras étendus pour étreindre ne faisaient que suivre le rythme du chant impérieux et tendre, l'appel à la double extase de l'amour et de la mort, jeté par-dessus la grande voix funèbre de l'abîme où le passant tombait bientôt et défaillait, avec, aux lèvres, le premier cri de la volupté et le dernier soupir de l'agonie. Aussi bien, toutes les légendes amoureuses et héroïques nous viennent-elles, à travers les siècles, sur les ailes harmonieuses et frémissantes de la musique. Au fond des campagnes, un chant garde parfois de l'oubli les hauts faits d'un grand Capitaine; une fille simple, au bord d'une fontaine, chante à mi-voix, et son murmure raconte les amours malheureuses d'un couple célèbre; le soir, dans la maison close, les fileuses disent la vieille histoire du che-

valier parti en Terre-Sainte, dont la fiancée solitaire, quenouille d'or aux doigts, obstinée et toujours fidèle à son amour, fila longtemps, longtemps, le voile nuptial qui lui servit de linceul.

La musique ! tout homme en subit l'influence secrète : les pipeaux sous les doigts habiles du pâtre, l'orchestre riche et sonore, qui prête un instant des ailes invisibles à la danseuse tournoyant dans un frisson de soie, éveillent dans l'âme des échos qui en révèlent la toute-puissance éternelle ; primitive ou savante, elle est toujours belle.

Quand le comte jouait et que ses doigts effleuraient les cordes frémissantes du violon ou s'y attardaient longuement, le vieux château semblait s'éveiller de sa pesante léthargie ; un silence moins hostile et quasi religieux accueillait l'une des manifestations — celle-ci sonore — de la Beauté, dont les expressions se renouvellent incessamment — multiformes comme la vie qui les crée, éternelles comme le souffle divin qui les anime.

Ici, le désespoir en faisait la voix plus humaine, et la Beauté, pour dissimuler son éblouissante nudité sous de longs voiles sombres, n'en apparaissait que plus noble.

Mais les jours passaient ; le printemps était proche... Or, un matin que le comte Aulnay de Sainte-Croix songeait, le front entre les mains, derrière lui la porte s'ouvrit et une femme parut. Tout à son rêve, le bruit sourd du battant de chêne épais se refermant, pas plus que le frémissement des jupes sur les dalles ne lui firent tourner la tête, et il fallut que la visiteuse parlât. Il la reconnut vite : c'était la belle Maud Astorg. Un peu gêné et mal remis encore, mais toujours mondain et de

grande politesse, il l'accueillit avec grâce et, debout, la vit qui, féline et souple, le regardait avec un sourire furtif. Comme l'étonnement du comte était visible, bien vite, avec des mots gentils et des gestes gracieux, elle s'excusait et donnait un motif plausible à sa visite. Certes, celle-ci était fort incorrecte, mais elle sut fort habilement la faire excuser. Veuve depuis peu, — et lui-même s'il ne le savait déjà avait dû s'en apercevoir à sa mise, — elle s'était retirée à quelques lieues de là, dans un cottage, au bord de la mer. Par hasard, elle avait appris un mois auparavant la présence du comte au château et se serait empressée de lui rendre visite à ce moment si elle n'eût craint qu'une telle liberté ne parût trop grande et que sa solitude fût trop exclusive. « Cependant, concluait-elle en s'éventant d'un mouchoir fin qui, tout à l'heure, allait dissimuler l'éclat de ses yeux humides, les mêmes grandes douleurs aident les cœurs éprouvés à se mieux comprendre, et, d'ailleurs, j'estimais trop M^{me} de Kerdren pour ne pas partager votre deuil et y compatir... » Une grande heure elle parla. Emue et tendre, elle s'apitoyait sur le malheur du comte et sur le sien; sa voix douce évoquait tour à tour la Morte bien-aimée et feu son mari, et, quand elle se fut retirée, le solitaire était moins triste. Des souvenirs, antérieurs à son mariage et que le souffle de la mort avait dispersés, lui revenaient, et une mélancolie qui n'était pas amère faisait place en son âme à la douleur affreuse des mauvais jours. Il lui semblait respirer un bouquet ancien dont le parfum délicieux abolissait pour un instant l'odeur habituelle des fleurs funèbres. Une torpeur délicieuse l'envahissait peu à peu. Il revoyait Maud deux ans et plus auparavant. Elle était déjà la belle Maud

Astorg. Des bruits étranges couraient sur son compte sans que rien de précis vint leur donner créance complète, et, comme elle avait une parfaite éducation mondaine, qu'elle savait recevoir de façon exquise, on lui faisait bon visage et on l'acceptait même avec empressement. Fort belle et d'une grâce captivante, elle avait en outre un salon fort couru et cela suffisait à lui assurer l'unanimité des suffrages masculins et l'envie des femmes. L'étrangeté de sa vie résidait surtout en l'absence continuelle du mari que nul ne pouvait se vanter d'avoir vu. Elle l'expliquait tout naturellement et prétendait celui-ci fort riche banquier en Amérique, où, d'ailleurs, elle était censée se rendre une ou deux fois l'an. Certains hommes, avec des yeux complices, en souriaient parfois.

En réalité, et le comte, ainsi que la majorité de ses plus assidus visiteurs, l'ignorait certainement, c'était une redoutable et subtile aventurière. Mariée, certes, elle l'avait été et l'était même encore, mais, après avoir épuisé son premier mari de caresses et tué bientôt de désespoir, elle avait promptement abandonné l'autre dont la complaisance n'était pas assez grande. De Philadelphie, disait-elle, — ou d'ailleurs, disaient les sceptiques, — elle vint à Paris où elle comptait triompher aisément. Patiente et acharnée, elle sut peu à peu se faire bien voir et se faire rechercher bientôt. Les réceptions qu'elle donnait étaient renommées autant que la grâce de l'hôtesse. Sans un sou vaillant, elle dépensait sans compter, de par les libéralités de plusieurs amants anonymes, dont la luxure se plaisait à voir leur femme et leur maîtresse se sourire, et qui pouvaient en famille jouir secrètement du double triomphe magnifique de leur idole et de leur bon génie do-

mestique et avoir ainsi sous la main le nécessaire et le superflu. Non pas seulement belle, mais pire, la victoire lui était assurée. Sous un Roi, elle eût dirigé les destinées du pays. Son torse de déesse abritait un cœur froid et ambitieux, et la chaleur de sa fauve chevelure odorante ne faisait éclore que des pensées pratiques et des calculs sûrs. Laide, elle aurait quand même triomphé, mais par des moyens plus obscurs encore; belle, un sourire, un regard lui assurait la proie convoitée. Elle devait être de la race de ces grands conquérants qui s'arrêtent parfois en cours de route à piller, violer et détruire par jeu — menues joies de la guerre dont s'amuse un instant leur fatigue, mais qui ne leur font pas oublier le but à atteindre. L'amour lui semblait un accessoire agréable propre à fortifier son prestige et à décider parfois de la victoire. Son âme était redoutable autant que son corps était beau. Nul de ceux qu'elle avait choisis ne pouvait se vanter de s'être dérobé à son charme, et le comte Aulnay de Sainte-Croix devait succomber comme les autres. Elle avait appris son veuvage dès le premier jour et connaissait depuis longtemps le lieu de sa retraite, mais, avant d'entreprendre quoi que ce fût, elle voulait lui laisser quelque répit. Elle craignait de troubler les larmes et les révoltes des premiers jours. Une hâte trop grande aurait pu compromettre le succès de son entreprise, et, toujours à l'affût, elle attendait dans l'ombre. Elle attendait le calme las qui suit les grandes douleurs et elle comptait en outre sur la robuste constitution du comte, qu'une longue abstinence charnelle finirait par exaspérer. Elle attendait le moment favorable, et, lorsque celui-ci lui parut arrivé, elle se montra. Sa victime était sans défense.

Son deuil, véritable quant à l'objet mais non pas par la douleur, permit à l'aventurière d'apparaître avec un masque nouveau approprié à la situation et de mettre ses larmes hypocrites au service de son plan admirable et simple. Ses anciennes relations, quoique toutes superficielles avec le couple, autorisant de telles visites, elle vint, revint, et chaque fois la mémoire tendrement évoquée de la Morte l'aidait à pénétrer plus avant dans l'âme du comte; en pratiquant le culte du souvenir, elle préparait le triomphe prochain de la chair.

Le comte, un peu gêné au début, sentait maintenant un trouble étrange l'envahir en présence de cette femme. Dans le désarroi de son cœur, un scuffle impérieux de volupté passait. Ce corps, qu'il devinait de carnation éblouissante sous les voiles de deuil, cette chevelure fauve, dont la splendeur éclipsait l'éclat des bijoux et qui laissait longtemps encore après le départ de Maud son odeur de fleur et de chair, ces grands yeux verts où sa volonté se dissolvait, ces multiples attitudes voluptueuses et félines le rendaient rêveur, une chaleur aux tempes et les mains moites et tremblantes... Parfois, souriante et le buste droit faisant saillir la gorge, Maud semblait provoquer l'étreinte qu'elle devinait prochaine et d'autant plus violente qu'une longue abstinence en serait cause... Le comte s'enhardissait maintenant à lui baiser les mains au départ, et Maud, de plus en plus, l'enveloppait des lianes souples et fleuries de ses phrases, tandis que ses regards le fascinaient. Un jour même, d'un geste prompt, il lui prit la taille, mais comme elle ne jugeait pas encore le moment opportun, elle se fâcha et s'en alla aussitôt, après un long regard au mur qui semblait prendre Edwige

à témoin et attester hautement de sa bonne foi.

De deux jours elle ne revint ; le comte s'inquiéta et se mit à sa recherche avec l'intention évidente de faire amende honorable, mais, au cottage, elle était absente, partie de la veille même pour Paris où elle devait rester une semaine au moins. Sur la route du retour, deux sentiments contraires se disputaient le cœur du comte. Une voix intérieure, basse mais impérieuse, et parfois aiguë, lui martelait sans cesse ces mots à même la chair : « La lutte la plus terrible est celle que l'on entreprend contre sa conscience ; la mort n'en marque pas toujours la fin, mais on y perd la considération de soi-même et l'orgueil de vivre... », mais la voix de sa chair révoltée se faisait entendre, plus impérieuse encore, avec un grand cri qui ne se payait pas de raisonnement. Et son cœur et sa chair souffraient. Cette nuit-là, si le culte du souvenir le tint plus longtemps agenouillé sous le portrait d'Edwige, son sommeil ne fut jamais plus agité. Et ce furent encore huit jours d'angoisse et de souffrance, huit jours d'un débat intime et terrible où sa fringale amoureuse s'exaspérait, où se révoltait son cœur agonisant.

Quand Maud revint, elle ne doutait plus de sa victoire et la couronne comtale lui semblait assurée.

Un soir de tempête, comme le comte Aulnay de Sainte-Croix songeait, assis au coin de la haute cheminée, la porte s'ouvrit lentement et une forme sombre glissa dans la vaste salle silencieuse... Avec la mante noire et le fichu de laine grossière qui lui couvrait la face, on eût dit une de ces misérables pastoures qui, le long des landes bretonnes,

mènent paître leurs faméliques troupeaux. D'ailleurs, cette femme ne menait-elle pas à sa suite la troupe ardente et tumultueuse des mauvais désirs, et n'était-ce point la Volupté elle-même, la Volupté implacable qui, au bord des routes humaines, se dresse, pastoure toute-puissante, avec sa face ténébreuse et son grand rire pourpre, et mène, de son pas égal et fatidique, la vie frémissante et charmée, la mène, par son prestige infernal, jusqu'à la folie, jusqu'au crime, jusqu'au tombeau ?

Le comte tressaillit, comme sous une menace obscure, mais il la reconnut vite et s'avança vers elle en s'efforçant de sourire : c'était Maud ! En quelques gestes prompts, elle enleva l'unique vêtement qui la couvrait et son masque de laine noire, et, dans le reflet de l'âtre, parut enfin lumineuse et nue. Aussitôt, il lui sembla qu'une jonchée odorante de fleurs se fanait dans l'ombre et, par le fait de la crinière éblouissante, qu'un brusque rayon berçait leur âme parfumée.

Sûre de son empire et de sa beauté parfaite, la femme se tint un instant immobile. Son corps était de nacre rose et des ombres d'or fauve en indiquaient les replis secrets ; ses hanches étaient lisses et souples, et, dans un mouvement qu'elle fit bientôt pour délivrer ses cheveux de la morsure du peigne et laisser leur flot de bronze et d'or s'épandre sur le marbre poli des épaules, ses seins aux pointes corallines se dressèrent déjà frémissants. Ses yeux brillaient ; elle tendit les bras, le comte la prit, et, dans un coin obscur de la haute salle, leur étreinte frénétique se noua... Le hasard voulut qu'un large divan de soie incarnadine, où Edwige aimait naguère à s'abandonner, accueillît le couple luxurieux et râlant.

Heureux, las et la tête délicieusement vide, avec des gestes minutieux et lents, le comte s'amusait à faire se révolter entre ses doigts la pointe aiguë des seins durs, et la femme, avec un roucoulement sourd dans la gorge, frissonnait toute. Leurs lèvres se tendaient impérieusement en l'attente du baiser victorieux, et tous deux s'étreignirent encore...

Une grande lassitude les laissait maintenant sans gestes et sans voix. Après la chaleur de la lutte amoureuse, le comte se reposait; l'arc de son désir s'était enfin détendu, et, dans la déroute de sa force virile, le mâle restait anéanti. L'antique et stupide orgueil de la brute qui vient d'affirmer sa suprématie par la puissance de ses muscles, — le même qui bote l'étalon à la cavale hennissante le faisait sourire; mais, comme il renouvelait la caresse de ses doigts experts sur la chair offerte, il vit soudain les yeux de Maud se tourner vers le portrait d'Edwige. Leur regard manifestait une joie mauvaise, et l'épouse, dans la prison étroite du cadre, était transfigurée. Parmi les jeux d'ombre et les reflets empourprés du foyer, sa face, naguère souriante, se crispait atrocement. Sur les lèvres qu'il venait de posséder passa un sourire provocant. Ce fut l'espace d'un éclair! Il comprit : la Vivante raillait la Morte et jouissait de son triomphe; la chair avait vaincu le souvenir. Il comprit la duplicité de cette âme, et son infamie lui apparut. Le temps de bondir, et, prise aux épaules, la femme frissonnante était dehors... Sur le sol humide, parmi les brusques rafales de vent et d'eau, hébétée et muette, elle l'étreignait encore étroitement. Une atroce frayeur lui faisait chercher un refuge sur ce cœur révolté, mais, d'un poing lourd, le comte se dégagea, et, comme la

femme assommée gémissait, avant de refermer la porte, il lui jeta sa mante noire à la face avec un grand geste de haine...

Seul maintenant, dans la haute pièce sombre, une humiliation l'avait pris et lui faisait regretter la brutalité de son acte. Peut-être même allait-il s'en excuser et solliciter son pardon, mais, dans le mouvement qu'il fit vers la porte, ses mains tremblantes heurtèrent le violon qui tomba. L'instrument, avec un bruit affreux de cordes et de bois brisés, exhala son âme frémissante, et ce fut comme si le dernier lien qui le retenait encore à la vie se rompait. Il était captif du passé, et cette heure était lourde de menaces...

Dehors la tempête plus âpre continuait, comme si la nature avait voulu ajouter de son horreur tragique au drame qui se préparait, et la femme gémissait toujours doucement, puis ses plaintes diminuèrent et bientôt elles cessèrent tout à fait. Elle avait dû se résigner et s'éloigner. D'ailleurs, elle n'avait plus que faire en ces lieux. Elle était la passante aux gestes d'oubli, la pastoure des mauvais désirs qui se dresse parfois, à la faveur des ténèbres de la conscience, et conduit l'homme jusqu'à la folie, jusqu'au crime, jusqu'au tombeau. Son œuvre était accomplie, et, seul, l'homme restait.

Dans cette ombre hostile, le comte n'osait lever les yeux; quand il le fit, ce n'était plus seulement la Morte toujours aimée dont la face trahissait le dédain grandissant et la douleur immense, les aïeux eux-mêmes, dans leurs cadres d'ébène et d'or, souffraient comme elle et leur dédain n'était pas moindre. Tous semblaient revivre pour le maudire. La Mère supérieure serrait plus étroitement sur sa poitrine la crosse abbatiale et compri-

mait ainsi les battements précipités de son cœur; la Favorite penchait douloureusement son front alourdi d'or; le Philosophe révélait par les yeux agrandis un désespoir profond et secret; un illustre Capitaine même, dont la cuirasse étincelait aux feux d'une bataille, semblait vouloir se précipiter sur lui l'épée haute; tous, par leurs regards, dans leurs gestes et leurs attitudes, tous trahissaient le même dédain qui crispait la bouche orgueilleuse d'Edwige et la même douleur qui mouillait de larmes ses beaux yeux de songe.

« La lutte la plus terrible est celle que l'on entreprend contre sa conscience!... » Les aïeux clamaient sans cesse cette phrase à ses oreilles. Il était le Parjure! Son adultère posthume avait souillé leur foyer vénérable et irrité la mémoire d'une des leurs. Il était le Parjure! et tous, probes et orgueilleux, souffraient affreusement de cette première atteinte à l'héritage séculaire des Kerdren. Il était l'unique dépositaire de leur honneur et le gardien de leur blason jusqu'alors sans tache, et tous, à travers les siècles, venaient lui demander compte du dépôt confié à son propre honneur de gentilhomme et à sa piété vigilante. Qu'avait-il fait du serment, juré jadis à l'autel nuptial et plus tard au chevet de la Morte, de rester à jamais fidèle à la mémoire de son épouse et de vouer sa vie au culte de leur mutuel amour? Par quelle étrange démence s'était-il donné en spectacle, luxurieux et râlant, dans cette salle où tout disait leur gloire et leur fierté, où chantait encore le souvenir d'Edwige? Il n'avait donc point vu le calcul de l'Intruse qui voulait s'asseoir au foyer profané?... Leur intervention était nécessaire pour éviter à leur nom cette suprême honte : ils venaient.

Il en venait sans cesse! Eperdu, le comte sentait la folie l'étreindre au front. Il en venait toujours! Ils semblaient parfois se mouvoir et se concerter dans les ténèbres, et, parfois encore, le rouge de la honte semblait leur monter à la face, selon les reflets empourprés et les jeux d'ombre de l'âtre flamboyant. Le comte râlait. O terreur! ils n'étaient plus immobiles et figés en des attitudes éternelles; à mesure que leur courroux augmentait, ils quittaient la prison étroite du cadre où le temps les avait relégués et venaient le provoquer face à face, ou pleurer et gémir, et, parmi eux, inexorable et pâle, Edwige s'avançait vers lui avec sa bouche crispée et ses yeux de désespoir. Fuir! il ne le pouvait; sa frayeur même le clouait au sol, et ses yeux clos ne lui dérobaient point l'horreur du spectacle tant son âme était pleine de leurs clameurs muettes et de leurs pleurs silencieux, et l'épouse s'avançait toujours vers lui dans le cortège épais des aïeux. Un rubis qu'il lui avait offert au beau temps de leurs amours scintillait à sa main droite, et, chaque fois qu'elle la portait à sa poitrine avec un air de souffrance indicible, la pierre prenait un éclat particulier, et la main tout entière était rouge comme si la pourpre vive d'une blessure y ruisselait.

Comme la main allait imprimer sur son front les cinq pétales de sa fleur sanglante, il comprit; il comprit que sa mort était nécessaire pour calmer tant de douleur et de courroux et que le repos ne lui viendrait qu'à ce prix. Avisant au mur une dague aiguë à poignée d'or, d'un seul geste libérateur il s'ouvrit la gorge...

.....

Il ne mourut pas aussitôt, et sa sanglante agonie refit — avec quelles douleurs! — le chemin où, par un matin d'automne, l'Elue frissonnait toute entière sur son cœur, car, à l'aube, les nonnes blanches le trouvèrent étendu, sans vie, près de l'étang. Sa face, au ras de l'onde immobile, semblait chercher encore le reflet d'un couple enlacé que, goutte à goutte, sa gorge ouverte ensanglantait de pourpre vive...

Le vent du large chassait les dernières ténèbres. Un oiseau chanta, et, aussitôt, dans le ciel rasséréné, monta la grande voix harmonieuse et paisible de la terre; la cloche y mêla son carillon argentin, et cette heure fut douce et grave à la fois, douce comme la pitié, grave comme le pardon...

GABRIEL VOLLAND.

Mai 1902.

